

Mon goût du noir

Publié en guise de postface dans
Le goût du Noir dans la fiction policière contemporaine

Gilles Menegaldo, Maryse Petit (dir.)

2021

Presses universitaires de Rennes www.pur-editions.fr

C'est un exercice difficile pour moi de venir clore un recueil savant et pertinent sur la littérature noire sous toutes ses formes. Je ne vais pas me situer sur le même terrain parce que je n'en suis pas capable : manque de culture, et manque de recul. Pour moi, « le goût du Noir » est une aventure personnelle. D'ailleurs, beaucoup de mes lecteurs, intrigués par le contraste entre mon allure de petite grand'mère souriante et la violence de mes romans me posent souvent la question : « Mais pourquoi avez-vous choisi d'écrire des romans noirs ? » Et j'hésite toujours à répondre. Aujourd'hui, peut être... D'où me vient ce « goût du noir » ?

Je crois qu'il faut remonter assez loin, à une sorte de « choc fondateur », dans mon adolescence. J'avais 16 ou 17 ans, bonne élève, toute pétrie de l'histoire héroïque de la Grande Nation des Droits de l'Homme, le roman national républicain tout pur, quand je me suis trouvée confrontée grâce à mes lectures et mes rencontres, à la guerre que nous menions en Algérie. Nous proclamions le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, et nous menions contre le peuple algérien une guerre très sale. Je n'ai pas accepté d'assumer ce qui me semblait dans ma candeur une forfaiture. J'ai fait ce que j'ai pu pour soutenir la lutte du peuple algérien. Ce n'était pas grand-chose, j'étais très jeune, et je ne connaissais pas grand monde. Mais cela m'a marquée et je me suis juré de ne plus me laisser prendre aux beaux discours, de fouiller, fouiner, mettre à jour ce que les hommes font « en vrai », dans la réalité de leur vie en société, de les juger sur leurs actes, pas sur leurs paroles. Peu de temps après, j'ai découvert le roman noir américain des années trente. Il m'a semblé que Dashiell Hammett avait écrit « La Clé de verre » juste pour moi. Pas de discours, pas de psychologie, des hommes en action, et l'écriture... Je m'en souviendrai bien des années après.

J'ai d'abord choisi des études d'histoire contemporaine, pour mener à bien le travail de fouille de la société dans laquelle je vivais. L'histoire m'a appris à enquêter, à réfléchir, à ordonner, elle m'a donné le goût de chercher à comprendre, et le plaisir d'avoir par moment le sentiment d'y parvenir. J'ai milité dans les années soixante dans des organisations politiques, syndicales

dans les années soixante-dix, pour « changer le monde », et dans la suite du choc de la Guerre d'Algérie pour tenter de combattre la façon dont mon pays menait la décolonisation, avec les répercussions que cela entraînait dans la société française, le poids du racisme, la montée de l'extrême droite, l'enlèvement de la gauche socialiste. Pendant ces années, j'ai lu très peu de littérature, je n'avais pas de temps à moi. Mais j'ai compris que la frontière entre activités légales et frauduleuses était poreuse, pour ne pas dire purement formelle. J'ai côtoyé, dans mes recherches historiques et dans ma vie militante, des secteurs entiers de l'activité économique qui travaillaient tranquillement et à la connaissance de tous, dans la plus complète illégalité, le seul problème étant de trouver des filières fiables de blanchiment de l'argent noir. Les guerres africaines, constantes, étaient des sources de profit quasi inépuisables dans le trafic d'armes, la contrebande, le pillage des ressources naturelles. Dans le monde entier, les paradis fiscaux se multipliaient, et s'enrichissaient sans limites : l'évasion fiscale, illégale, était désormais baptisée optimisation fiscale, parfaitement légale, banco. J'avais choisi de faire de l'histoire économique contemporaine. En cette fin de 20^e siècle, je ne savais plus où donner de la tête. Et toujours un peu surprise par la puissance et la fréquence du sentiment d'impunité dans le haut de la pyramide.

Puis, dans les années quatre-vingt, le virage Reagan, Thatcher, Mitterrand marque un changement de cycle, la fin de mes espoirs, la défaite de mes combats. Tout en continuant à enseigner l'histoire, je recommence à lire beaucoup de romans, à aller au cinéma, avec toujours le même goût très prononcé pour le « noir » américain. Et un jour, évidemment, je tombe sur Ellroy, L.A. Confidential d'abord, le Quatuor de Los Angeles en entier ensuite. Un livre, c'est toujours une rencontre, ce jour-là, ce fut un coup de foudre. Il m'a fait vivre intensément dans Los Angeles, j'ai approché comme jamais auparavant l'Amérique vivante, j'ai commencé à la sentir, à la comprendre, bien mieux qu'à travers n'importe quel livre érudit. J'ai redécouvert la puissance de la littérature, comme quand j'étais adolescente.

Et une évidence s'imposait : je n'étais pas parvenue à changer ce monde, mon monde, mais je le connaissais bien. Maintenant, il fallait que je le raconte, et le roman noir était la forme parfaite. Pas la lutte du Bien contre le Mal (Il n'y a pas de Justes sur cette terre disait déjà Saint Paul, un connaisseur en la matière), mais des hommes complexes, dans des sociétés complexes, dont le crime constitue l'un des rouages permanents, inscrit dans l'ADN du système, la recherche du profit. Écrire un roman pour comprendre les ténèbres. Raconter pour résister, comme dit Sepulveda. Continuer à résister pour continuer à vivre. Le roman noir, c'est un choix littéraire, c'est aussi un choix de vie.